

Jonathan Littell

Les récits
de Fata Morgana



folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Littell

Les récits
de Fata Morgana

Gallimard

Ce livre reprend quatre textes initialement parus
aux Éditions Fata Morgana : *Études*, *Récit sur rien*,
En pièces et *Une vieille histoire*.

© Jonathan Littell, 2007, 2009, 2010, 2012.
© Éditions Gallimard, 2019, pour la présente édition.

Couverture : © Eredi di Luigi Ghirri.

Jonathan Littell, né en 1967 à New York, vit en Espagne. *Les Bienveillantes*, sa première œuvre littéraire, lui a valu le prix Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie française 2006. Il a ensuite publié plusieurs livres chez Gallimard et aux Éditions Fata Morgana, ainsi que des reportages (Sud Soudan, Congo, Mexique, Syrie) dans *Le Monde*, *The Guardian* et d'autres médias internationaux. Il a réalisé en 2016 *Wrong Elements*, un documentaire sur les enfants soldats en Ouganda. En 2018 a paru chez Gallimard *Une vieille histoire. Nouvelle version*.

Études

Étude : composition instrumentale destinée à l'apprentissage technique. Elle recherche la maîtrise d'une difficulté en l'isolant, en l'abordant de façon raisonnée, systématique et répétitive pour mieux la vaincre et l'appivoiser. Elle laisse néanmoins s'exprimer la créativité artistique, ce qui la distingue d'un simple exercice.

CHRISTOPHE HARDY
Les mots de la musique

UN DIMANCHE D'ÉTÉ

Tout en bas se dressent les deux tours. Elles se découpent sur un ciel gris, douloureux de lumière contenue. Des arbres cachent en partie la deuxième, celle qui est brûlée de bas en haut. Elles se tiennent silencieuses comme des sentinelles, indifférentes à ce qui se passe à leur pied. Le vent agite les feuilles des arbres. Des traînées de nuages cheminent paresseusement en travers du ciel. C'est un dimanche d'été. Après un temps, le soleil passe sur le balcon et échauffe le visage et les jambes. Alors durant quelques heures on se réfugie dans l'intérieur sombre et frais de l'appartement.

En face, vers la gauche, de biais sur la colline, il y a les petites taches blanches des tombes, une coulée clairsemée entre les maisons. Au-dessus du cimetière se dresse une belle demeure, une grande bâtisse du XIX^e siècle avec des ailes imposantes et des colonnes de part et d'autre de la porte principale. Peut-être était-ce l'accès du cimetière. C'est difficile à savoir car on ne peut pas aller là-haut.

La nuit, près de cette maison, il y a une lumière comme une trouée de feu dans le noir. Encore une fois on ne sait pas qui l'a mise là. Il y a des gens qui doivent le savoir, mais je ne connais pas ces gens-là.

Une fois, j'ai visité une maison pas trop loin de ce cimetière. C'était aussi un dimanche, vers le milieu du jour. B. m'y avait amené, pour y remettre un paquet aux habitants. On est restés sur la terrasse une demi-heure, à boire de la bière avec le père, tandis que la fille coupait des roses dans le jardin pour B. On était assis un peu en retrait, car le bout de la terrasse était exposé. La ville s'étendait sous nos pieds, avec les deux tours de face pour une fois, sous un ciel bleu d'été qui virait au blanc. Quelques obus tombaient du côté de la Résidence du général. Nous n'étions, m'expliquait le père, qu'à cent cinquante mètres du cimetière ; je trouvais cette information étonnante. Hier, continuait-il, une femme avait été tuée juste en bas de chez lui, par un obus. La veille en effet avait été une très mauvaise journée, beaucoup de gens avaient été tués. Mais ce dimanche-là je ne savais pas encore à quel point le jour d'avant avait été mauvais. C'était un si beau week-end. Le samedi, je déjeunais dans un troquet lorsque la Résidence du général avait été attaquée une première fois. Un éclat d'obus était venu rebondir devant ma table, avec un petit tintement, j'avais couru le ramasser ; je rentrai dans le café en riant, faisant

sauter l'éclat encore brûlant d'une main à l'autre, comme une patate rôtie qu'on vient de sortir du four. Plus tard, vers la fin de l'après-midi, j'allai chez des amis pour un cocktail. Nous buvions dans le jardin lorsque des roquettes passèrent au-dessus en hurlant. Plusieurs de mes amis plongèrent et se blottirent en boule au pied des rosiers. C'était très drôle et nous avons beaucoup ri. Le lendemain matin un autre obus explosait dans le jardin à côté, à une cinquantaine de mètres de là où nous buvions.

Ce dimanche-là, donc, après la bière près du cimetière, je suis parti avec B. rejoindre notre ami A. et nous sommes allés déjeuner dans un très beau restaurant, un peu isolé, avec une terrasse seulement à moitié fermée qui permettait de rester à l'air libre sans trop violer les règlements de police. Nous avons mangé lentement, toute l'après-midi, des côtelettes d'agneau avec une salade aux oignons, et bu une bouteille de vin rouge. Après, B. et moi nous sommes partagé un cigare, trop sec mais un grand plaisir néanmoins. Puis nous avons acheté des gâteaux et nous sommes allés boire de l'alcool sur mon balcon, en face du cimetière avec les deux tours à nos pieds. Ce ne fut que le lendemain, en lisant les journaux, que nous nous sommes rendu compte à quel point le week-end avait été mauvais. Mais depuis six semaines déjà l'été était comme ça, et il semblait probable que ça dure.

La ville était complètement fermée depuis la fin de mai. En fait il existait encore une route pour sortir et entrer, mais elle était dangereuse. Il y en avait que ce sentiment d'enfermement rendait nerveux, mais moi ça me réjouissait. J'aimais beaucoup l'idée d'être coincé ici pour tout l'été, avec la chaleur et la lumière, traqué de part et d'autre de la ville par les sifflements aigus des obus et le bruit obscène de leurs détonations. Cela me fragilisait énormément et me clouait comme un supplicié à cette autre chose dont je ne devrais pas parler.

Cette autre chose, il m'est impossible d'en parler mais il m'est impossible aussi de ne pas en parler. Elle me ravageait le cœur et me sapait les nuits : le matin, lorsque je me réveillais, elle emplissait mon corps et le tordait de bonheur. Puis, je me levais, je m'habillais, je me rendais à mon bureau et poursuivais mon travail avec une attention et une fébrilité qui pour un temps la mettaient de côté. Mais parfois les bombardements étaient trop lourds, impossible de travailler, et alors entre la peur et cette chose une vaste paresse m'envahissait, rendant tout effort inutile. Restait alors le balcon, le soleil, les livres, l'alcool et les petits cigares que je me donnais tant de peine pour me procurer, et parfois aussi le téléphone, des heures durant, un moyen détestable et faux mais qui en l'absence de son visage et de son corps nourrissait mon angoisse et ma futilité. Voilà, j'en parle, alors que je ne devrais pas. Je

devrais parler d'autre chose. Faire des descriptions, comme au début de ce récit, décrire le petit cigare pâle que je fume en ce moment, le briquet en étain patiné posé devant moi, un peu rayé par des pièces que j'avais dans ma poche, le ciel qui vire au gris. Les vitres de mon bureau, afin de nous protéger d'éventuels éclats de verre, sont recouvertes de feuilles translucides de plastique, autocollantes ; à travers ces feuilles, marbrées par les bulles d'air, tout est brouillé. C'est bien dommage, mais d'un autre côté il n'y a rien à voir en face de mon bureau, juste un autre immeuble gris, sale, avec très peu de vitres intactes, et des stries d'impacts en travers de la façade. Ah, voilà le soleil qui revient, qui éclaire gracieusement cette affreuse façade. Il n'y a pas à dire, le soleil est plein de bonté pour les pauvres choses de ce monde.

Un peu plus haut, dans le même carnet où je note ceci, j'ai écrit il y a quelques semaines une ou deux phrases au sujet de la lumière du soleil sur le cou de B. C'était aussi, comme par hasard, un dimanche (mais ce n'est pas tout à fait par hasard car je travaille pour justifier ma présence ici, et il n'y a que les dimanches pour ces histoires-là). Ce fut un des moments les plus effrayants de douleur que j'aie connus ces dernières années. Qu'est-ce qui m'a empêché de l'embrasser, à ce moment-là ? Tout mon corps et toute ma pensée, si faibles, n'étaient tendus que vers une chose, poser mes

lèvres sur ce cou éclatant de lumière et de blancheur. Quelle horreur. Je n'ai pas bougé, je suis resté appuyé à la rambarde, puis nous sommes partis. Je pourrais blâmer ma timidité naturelle, mais quelque chose me dit que ce serait faux, une échappatoire pathétique. Je crois bien plus qu'il s'agissait de peur, ce n'est pas la même chose. Sous cette lumière effarante, si proche de sa peau, je me suis décomposé, crucifié de désir et de peur, et je n'ai même pas appelé *Elohim*, *Elohim*, on a bavardé, puis on est partis, je lui ai cueilli une fleur, encore une pour la tombe de mon désir, et je l'ai ramenée chez elle.

Vraiment, je ne devrais pas parler de ces choses. L'été continue, il est loin d'être fini. On ne devrait en parler qu'après, longtemps après. Le mieux serait de ne jamais en parler, de crever silencieux et que tout ça disparaisse avec, ces écartèlements et ces lumières dont à la fin on verra que la vie a été faite, si on ne le voit pas déjà, et si on peut jamais dire d'une vie qu'elle soit faite, mais si on n'arrive pas à se taire, au moins que ça soit plus tard, et que ça ait été proprement digéré avant qu'on ne le régurgite. L'été n'est même pas fini, les sirènes viennent de se mettre à hurler, il faudrait apprendre à se faire pousser une peau avant de jouer à s'écorcher avec des rasoirs d'aussi piètre qualité. Tant d'impatience me désole.

Été 1995

L'ATTENTE

Ainsi je retournai à Paris et j'attendis. Ce n'était pas que l'attente me fît plaisir, loin de là. Mais il y avait certaines contraintes. Normalement, j'aurais dû repartir tout de suite, ou au bout de quelques jours. On m'avait proposé un poste dans un autre pays, dur et froid, et cela ne m'avait pas déplu, j'avais rapidement accepté. Mais il y avait un problème de papiers, et il ne se réglait pas. Mes employeurs avaient déjà un homme dans la capitale de ce pays, c'était à lui de résoudre ce problème, je ne sais pas ce qu'il faisait. Je lui téléphonais souvent, à lui ou à son assistant, et il y avait toujours une excuse, vague, souvent contradictoire ; mais de papiers, point. Lui, ça ne le gênait pas, il laissait les choses suivre leur cours. Moi, je devenais tranquillement fou.

Cela faisait maintenant plus d'un mois que j'attendais. Un mois, qu'est-ce que c'est ? Rien, dans certains cas ; la traversée d'un marécage glacial, dans d'autres. M'aurait-on déclaré d'emblée :

Voilà, tu dois attendre un mois, ou trois, ça n'aurait pas été un problème, j'aurais pris des mesures, j'aurais su quoi faire. Mais là, l'attente s'enlisait dans l'informe, car chaque jour cet administrateur incompétent m'affirmait : demain, peut-être, ou sûrement après-demain. Seules les fins de semaine rythmaient cet infernal désœuvrement, car en fin de semaine les bureaux sont fermés. Ainsi je m'étiolais, ma substance au fur et à mesure de l'attente lentement se dissolvait. Je souffrais de troubles du sommeil grandissants : le soir, impossible de m'endormir ; j'en venais à prendre des cachets, chose qui ne m'était jamais arrivée. Et le matin, impossible de me lever, une fatigue noire et écrasante me clouait au lit, parfois jusqu'à l'après-midi ; souvent, je ne me levais enfin que pour quelques heures, avant de me rendormir, épuisé, jusqu'au dîner. Puis l'insomnie reprenait ses droits.

L'énervement travaillait ma pensée et mes sens ; l'irrégularité me dominait. Je buvais, mais même cela n'avait aucune consistance. Lorsque j'avais une bouteille, je la vidais avec une rapidité effrayante ; mais une fois vide, je n'en achetais pas d'autre pour des jours et des jours. Je voulais encore boire, je le désirais terriblement, mais aller acheter une autre bouteille, cela me dépassait. Comme excuse, je m'inventais des soucis d'argent, mais ce n'était qu'un vain prétexte, suffisant néanmoins à ma paralysie. Et pendant ce

temps, d'autres désirs, plus ambigus encore, creusaient mon corps de part en part. Je ne cherchais pas à les assouvir franchement ; mais seul dans ma chambre, je trichais avec eux, parfois jusqu'au sang.

Déjà, auparavant, je m'étais trouvé dans un état semblable. Il s'agissait certainement d'une autre attente. Mais j'étais alors, du moins je crois pouvoir l'affirmer, encore plus perdu. En tout cas, soit que j'eusse alors plus de force, soit, au contraire, que ma faiblesse m'eût ôté toute défense, j'étais allé bien plus loin dans l'égarément. C'est ainsi qu'un soir je m'étais retrouvé sur un des quais de la ville, à un endroit où errent toujours quelques âmes en peine, avides d'un autre dont le vide intérieur pourrait pour quelques heures combler le leur, les emplir de vide (c'est une façon de voir les choses ; il y en a d'autres). C'était certes un endroit mal famé, et qui passé une certaine heure relevait de la police des mœurs. Faisant le difficile, dans mon désarroi, j'en laissai passer quelques-uns ; mon choix, mais presque au hasard, se fixa enfin sur un jeune Noir. Je crois pouvoir dire que c'était un gentil garçon, il était en tout cas fort timide. Nous avons marché longtemps, nous ne nous sommes même pas touchés jusque chez lui. Il ne savait pas trop comment s'y prendre, je dus lui forcer la main. Mais il se prêta assez volontiers à mes exigences. Mon corps, ainsi, je le soumis au sien, des heures durant. La honte, la douleur, rien ne suffisait, je n'étais plus que mon

vide, et plus j'y enfonçais ce jeune homme, plus je me laissais envahir par sa charpente, sa musculature, son sexe épais mais bizarrement pointu, plus ce vide s'ouvrait, s'approfondissait, et me révélait l'étendue morne de son immensité. À la fin, ce fut la chair qui faiblit, vacilla. Le garçon, sombrant dans une confusion ordinaire, se croyait déjà amoureux. Le froid m'envahissait, ses émois me dégoûtaient, je me dégoûtais encore plus. Je me rhabillai et sortis, coupant court à ses déclarations. Sur le palier de sa misérable chambre se situaient les cabinets, mais j'étais trop pressé, trop écrasé de honte, je ne m'y arrêtai pas. Ce fut une erreur car une envie irrésistible me saisit quelques instants plus tard, dans la rue. Ce n'était pas encore l'aube, tous les cafés étaient fermés sur mon chemin. Tant bien que mal, je parvins à l'immeuble où je logeais. Je devais passer par l'escalier de service ; par miracle, je tombai sur des W.-C. au rez-de-chaussée, je n'y tenais plus. Rouge, étouffant d'angoisse, je m'y ruai sans même fermer la porte, presque trop tard, je lâchai tout. Ce fut fort pénible, je vous l'assure. Les boyaux tordus, je restai longtemps collé à ces chiottes, sursautant au moindre bruit, terrifié qu'on me découvre. Je suais, il y avait de la merde partout. Je parvins à nettoyer mon pantalon, le rebord de la cuvette ; quant à mes sous-vêtements, je n'y songeais même pas, je m'en dépêtrai et les jetai dans une des poubelles de la cour, les enfouissant sous les ordures. Tremblant, vidé, je regagnai ma chambre. Tant de souillure

m'asphyxiait, mais en même temps j'en désirais plus, je désirais follement y sombrer, je perdais toute notion de moi-même, mon corps était pris de délire ; révolté, j'étais illuminé de tant d'horreur, je voulais recommencer et ne plus en finir. Le sommeil me calma un peu. Quelque temps plus tard... mais, laissons là ces âneries, cela suffit. Au temps, donc, dont je parlais pour commencer, je n'étais certainement pas allé aussi loin, sauf peut-être en rêve. La voie, néanmoins, semblait bien la même. Mais ma situation comportait quelques différences, sans doute ont-elles joué leur rôle aussi. D'abord, j'avais un but, une destination précise, ce qui n'avait pas toujours été le cas. J'avais en outre une correspondante. Certes, son absence, sa distance ne contribuaient pas qu'un peu à mon abattement. Mais le rôle de cette distance dans les égarements de mon esprit serait beaucoup plus complexe à définir. Peut-être y contribuait-elle aussi : mais d'un autre côté, il me semble que ce devait être un facteur d'atténuation, en ce qu'elle offrait à mon avidité malsaine un débouché, fictif peut-être, mais d'une efficacité non négligeable, débouché donc qui se traduisait par des appels téléphoniques ruineux et surtout une série de lettres interminables, écrites parfois sur l'espace de plusieurs jours. Curieusement, ces lettres et ces appels, s'ils n'étaient pas entièrement dépourvus d'un certain érotisme, restaient dans l'ensemble fort chastes, et prenaient même parfois une tournure quasiment idéaliste. Ceci, vu mon état, peut paraître

étrange, d'autant plus, comme je l'ai dit, que mes désirs y trouvaient leur compte, partiellement au moins. Il ne s'agit pas ici d'une quelconque sublimation, loin de là. En effet, les mots les plus tendres pouvaient précipiter ma tête dans une débauche d'images licencieuses, certaines concernant bien ma correspondante, d'autres plutôt des figures de l'acabit du garçon trouvé sur les quais. De même, après des journées presque calmes, sereines, m'était-il arrivé d'écrire des lettres effroyablement tourmentées, violentes, désespérées. En vérité, tout cela me donnait et me donne encore le vertige. Toujours est-il qu'ainsi, le temps passait. C'est vrai, il passait, tant bien que mal. Mais c'était fort éprouvant. Il faut bien le dire : un jour, l'attente a pris fin. Mais soyez-en sûr, elle recommencera.

Hiver 1996

Jonathan Littell

Les récits de Fata Morgana

« En dormant, je me disais : il faudrait écrire sur ça et sur rien d'autre, ni sur les gens ni sur moi, ni sur l'absence ni sur la présence, ni sur la vie ni sur la mort, ni sur les choses vues ou entendues, ni sur l'amour, ni sur le temps. Déjà, cela avait toute sa forme. »

De 2007 à 2012, Jonathan Littell a publié, en toute discrétion, quatre petits livres aux Éditions Fata Morgana. Beaux livres non coupés, peu lus, jamais recensés : laboratoire parfait pour un écrivain qui, comme Kafka, tend à penser « qu'il ne peut jamais y avoir assez de silence autour quand on écrit ».

Cette lente période d'élaboration a finalement abouti à l'écriture et à la publication en 2018, aux Éditions Gallimard, d'*Une vieille histoire*, nouvelle version follement proliférante du dernier récit de ce volume.

Jonathan Littell

Les récits
de Fata Morgana



folio

Les récits de Fata Morgana
Jonathan Littell

Cette édition électronique du livre
Les récits de Fata Morgana de Jonathan Littell
a été réalisée le 30 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072785894 – Numéro d'édition : 332521).
Code Sodis : N96248 – ISBN : 9782072785924.
Numéro d'édition : 332525.